

## Comment déchiffrer une tablette babylonienne?

**C**eci est le récit de la première correspondance que j'ai reçue dans ma vie. J'avais 13 ans, il en avait 16. Je l'appellerai A. C'était en 1958. Ce n'était pas mon premier grand amour. Le premier, je l'ai eu à l'âge de 9 ans. Il s'appelait A aussi, mais il n'y a pas eu de mots. Sinon très récemment. Des mots déplaisants (désagréables). Sur un passé que je fus le seul apparemment à vivre (connaître), ou qu'il a renié comme tant d'autres l'ont fait, ou qu'il a tout simplement oublié.

J'étais en classe de troisième, lui en seconde. Comment nous sommes-nous rencontrés ? Probablement dans la cour. Il était pensionnaire et moi aussi. Probablement était-il seul comme moi. Tous les deux seuls, avec un nom étranger. Je ne sais pas d'où vient son nom assez rare, peut-être de Turquie. Mon arrière-grand-père, lui, est arrivé de Saxe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour je ne sais quelle raison. Il était tailleur, il était d'ailleurs. J'ai hérité de son nom, qui veut dire « miel » en allemand.

Je suis surpris par sa beauté, aujourd'hui. Ému par ces photos qui se ressemblent toutes, dans les palmarès qu'on distribuait en fin d'année à chaque élève et dont j'ai gardé par chance ceux qui correspondent à cette époque-là.

Il n'a jamais été question de sexe entre nous, de près ou de loin. La question ne se posait pas pour moi, ni sans doute pour lui. Je crois qu'on était à mille lieues de ça. Le baiser, peut-être le baiser. Le visage, oui. On s'aimait par le visage. Peut-être par la main. Mais s'est-on jamais touché ?

L'amitié est venue d'où ? de quoi ? je ne sais pas. Il était pensionnaire, c'est certain. Comme j'étais timide, il a dû s'approcher de moi. Et puis comme il était très beau, très doux, très mélancolique, je devais le regarder déjà. J'ai dû le regarder longtemps. Voilà d'où est venue l'amitié.

Il était de nom, mais aussi de peau, de cheveux, d'yeux un étranger. Mais étranger d'où ? Je suppose qu'il venait de Turquie, mais ce pouvait être aussi bien d'Inde ou du Pakistan ou d'ailleurs. J'imagine qu'il a écrit ces mots-là parce qu'il était étranger à un autre étranger. Nous étions deux inconnus, deux corps inconnus.

Le fait qu'il me demande de tenir le secret sur ces lettres prouve qu'elles n'appartenaient pas au commerce habituel de l'amitié, qu'elles excédaient l'amitié, qu'elles étaient invouables pour les autres, le reste du collège et qu'il fallait bien leur reconnaître (en tout cas, c'est ainsi qu'il le voyait) un caractère amoureux.

J'imagine que j'ai vécu là en raccourci, en quelques mois, à travers ces lettres, le scénario de toutes les histoires d'amour que j'allais connaître toute ma vie. Les mêmes histoires déçues, trompées, trahies, reniées, abandonnées. Pourquoi toutes ces histoires se sont-elles passées ainsi ?

Il demandait de garder ces mots secrets. Mais après plus de cinquante ans, je crois qu'il y a prescription. Y a-t-il eu des mots de ma part ? J'en suis sûr, il en parle d'ailleurs. Je suis presque sûr aussi qu'ils sont perdus. Il n'y a que moi qui garde tout comme un forcené, j'ai tant de lettres chez moi. Mais avec A, c'était la première fois que je recevais des mots. Des mots que je lui avais demandés, comme si déjà j'étais au début et à la fin de l'amour.

Comme j'ai dit, A n'était pas mon premier grand amour. Il y eut un autre A, de ma classe celui-là, que j'ai aimé très vite, à l'âge de 9 ans et quelques mois, à mon entrée en sixième. Il l'était d'ailleurs encore pour moi quand j'étais en troisième. Je me souviens qu'il m'embrassait dans les

cheveux, en me prenant par la tête, il riait très fort, il disait «Je t'aime, je t'aime, je t'aime». Parfois à l'étude il me disait des crapuleries dans le cou qui m'échauffaient. Mais j'ai redoublé ma troisième, je l'ai perdu de vue jusqu'à très récemment où j'ai été présenté à lui. À mon nom, il a simplement dit : «J'vois pas, non, j'vois pas.» L'amour, c'est de voir tout simplement.

Dans le lot de cette petite vingtaine de lettres, j'en trouve une de déchirée, en mille morceaux. Qui l'a déchirée ? C'est moi, bien sûr. Quand ? Longtemps après ? Je ne sais plus. Pourquoi ? Pour qu'on ne puisse pas la lire ou qu'on ne la lise qu'après beaucoup d'efforts ? Parce qu'elle contenait un secret ? Ou parce que j'ai voulu me venger, me venger de lui, sans pour autant détruire la lettre ? Cette lettre, une des premières, devait faire suite à une conversation dans la cour. Peut-être même à des larmes de moi. Il a voulu me consoler, j'ai voulu me venger. Parce que son amour ne me semblait pas à la hauteur ? Parce que je sentais qu'il faisait défaut ? Parce que j'étais déçu ?

On n'entame pas une conversation comme ça pour rien. Mais en lui demandant de m'écrire s'agissait-il dans mon esprit de forcer ses sentiments, de les lui faire avouer ? Ou d'un solde de tout compte, de tirer un trait, de ponctuer cet épisode ? Peut-être ces mots d'amour sont-ils la fin d'une histoire, on était d'ailleurs à la fin de l'année scolaire, à l'entrée des vacances d'été. Et après les vacances il n'y aura plus rien. Nous nous sommes probablement vus dans la cour, nous avons probablement évité de nous voir. Tout était fini (rompu).

Je n'ai pas gardé de palmarès des années suivantes. En revanche, j'en ai un de 1955, à la fin de mon année de sixième. Il était déjà là, en cinquième, deuxième de sa classe. Pourquoi ne l'ai-je remarqué que trois ans plus tard ? Car c'est un amour qui a duré peu de temps, qui fut donc violent et désespéré. Une flambée de passion de quelques mois et dont ces lettres de l'été 58 marquent l'épilogue. Je n'écris pas ceci pour le retrouver. Je ne cherche pas à le retrouver. Retrouve-t-on l'enfance ?

J'avais 13 ans et quelques mois, j'étais en troisième classique. Pas très bien classé, d'après le palmarès que j'ai sous les yeux. Lui était premier de sa classe. On le voit photographié plusieurs fois dans le bulletin, toujours avec ce regard noir, profond, fataliste. Toujours assis, il paraissait attendre.

J'ai passé des heures et des heures à recoller les morceaux minuscules de la lettre du 14 juin – en redoutant qu'il y ait des trous, mais il y en a, quoique d'importance minime. Mais pourquoi avoir déchiré cette lettre de façon à ce que personne ne la lise, en la gardant pourtant précieusement ? C'est sans doute qu'il n'avait pas répondu à mon attente. Et que je le déchirais comme sa lettre, tout en conservant (recueillant) les morceaux.

Des yeux très noirs. Quelque chose d'un peu lymphatique, de très doux, d'oriental à coup sûr. La stature bien en chair, la passivité apparente, presque la mollesse. Probablement bisexuel, comme tous les Orientaux, je suppose aujourd'hui.

Il a les mains qui se tiennent sans se tenir. Ce fut mon amour ottoman.

Cette archéologie du passé me force à recomposer petit bout par petit bout, millimètre par millimètre cette feuille de cahier d'écolier, écrite à l'encre bleue. Plusieurs jours durant pour une seule feuille déchirée, écrite recto verso. Reprenant (répétant) cet amour à douleur, oui à douleur, si longtemps après.

Il est assez déconcertant de constater qu'à le regarder ainsi sur les photos, l'air un peu mystérieux, ses mains mollement croisées sur les cuisses fermées, les yeux noirs cheveux noirs, légèrement enveloppé, encore aujourd'hui il me paraît si beau, d'une beauté mélancolique, comme exilée, sans doute du Sud, mais d'où ? Et que j'en tombe amoureux, amoureux de mon passé – et de savoir qu'il m'a aimé me rend triste.

Je savais déjà, depuis quelques années, que rien n'était possible. C'était ainsi. Le moindre élan était